

## La fondation consacrée à la déesse Ninā.

Par Jules Oppert.

Dans le Recueil publié dernièrement par M. HILPRECHT, et contenant les résultats de l'Expédition américaine en Chaldée, il se trouve un texte d'une importance peu commune. Il a été copié comme toutes les autres inscriptions du volume avec une grande habileté et une précision remarquables, et les observations que l'auteur a faites à cet égard, témoignent de l'érudition sérieuse et de la sagacité féconde du savant membre de la Mission de Philadelphie.

Nous voulons parler du récit publié dans les planches 30 et 31, au sujet d'une spoliation faite par le pouvoir séculier, au détriment d'un culte jadis vénéré, mais tombé en oubli dans les siècles qui suivirent. Un roi de la seconde dynastie, *Gul-ki-ki*, *Gulkisar* (*muabbat kissati*, terminateur des bataillons), avait consacré au XX<sup>me</sup> ou XIX<sup>me</sup> siècle, un terrain au culte de la déesse que nous nommons Ninā, mais dont le nom est encore inconnu. Sept siècles plus tard, un préfet de la province de *Bit-Sin-magir*, avait tout simplement laïcisé ou médiatisé cette fondation, en *waqf* comme diraient les Musulmans, et adjugé et annexé à sa province. Le prêtre de la confrérie, chargé de veiller au domaine sacré, se plaignit devant le roi Belnadinabal, qui donna gain de cause à la déesse, et fit restituer les biens à leur destination première.

Apparemment, le gouverneur Ekarraqaïs ne respecta guère le culte de Ninā. Vénérée du temps d'Ur-Ninā et

de Gudéa, elle ne figure plus parmi les listes des dieux des siècles plus récents. On se croyait en droit de la négliger: le document qui nous occupe, ne contient qu'une prière timide d'avoir quelques égards pour le Dieu de l'Abîme, le fameux dieu figurant dans le nom lu provisoirement Orcham, et la déesse Ninā, mais ne contient aucune sanction pénale, aucune malédiction. Ce fait est trop remarquable pour que nous n'insistions pas sur ce point. Le sens général du texte n'a pas été compris ni apprécié jusqu'ici; c'est à cause de cela que nous lui consacrons ces quelques pages.

Car c'est ce fait qui n'a pas été remarqué. La malédiction dont M. HILPRECHT parle, ne s'y trouve pas; elle a été remplacée par une exhortation à haïr le mal et à aimer le bien. C'est bien insuffisant pour empêcher une spoliation et pour terrifier un profanateur. Aussi le Dieu de l'Abîme et la déesse Ninā ont-ils besoin, pour que leur bénédiction ait de l'effet, de la faire appuyer par le Dieu de la maison divine et le Dieu de l'Univers, et du nom cabalistique du Prince Divin. Il est possible, qu'à l'égard de ces divinités une révolution religieuse s'était accomplie pendant le cours de tant de siècles; quelqu'athée, quelque mécréant avait tenté en Chaldée ce qu'en Egypte avait osé faire Aménophis IV.

Mais le texte a un autre intérêt, également majeur, à cause d'une donnée chronologique qu'il renferme, et qui a cette importance vraiment inappréciable, qu'elle contrôle et qu'elle confirme des faits que nous connaissions déjà. Le texte de la fondation de Ninā élève cette donnée à la hauteur d'une réalité vérifiée.

M. HILPRECHT a, avec une grande perspicacité, reconnu que le Nabuchodonosor dont le monument mentionne le nom, avait commencé la dynastie des Pasē. Il tire cette conclusion des considérations motivées par le texte de la Charte du même roi, qu'il a édité si bien. Mais quelle preuve a-t-il donc de l'identité du roi de la

Charte et de son homonyme de notre texte? Aucune. Qu'il me permette de lui dire que les considérations politiques sur la Chaldée, Elam, l'Assyrie, ces explications sur les rapports diplomatiques de ces puissances au douzième siècle, quand on ne sait pas ce qui s'est passé au treizième et quand on ignore les événements du onzième n'emportent aucune conviction avec elles, et ne font aucune impression sur le lecteur. Ainsi, toutes ces discussions savantes peuvent avoir leur point vulnérable: témoin la démonstration avortée de l'identité de *Sargani-sar-ali* et de Sargon I, tandis que toute cette argumentation s'effondre par le seul petit fait que le roi en question ne s'appelait pas ainsi, mais *Bingani-sar-iris*.

Mais si les raisons ne sont pas concluantes, le fait avancé par M. HILPRECHT est vrai, et il doit être regardé comme tel, pour d'autres motifs tirés de son texte même. Les points articulés par le savant auteur ne prouvent pas que Nabuchodonosor a dû fonder une dynastie: ni Alexandre, ni Charlemagne, ni Frédéric II n'étaient les premiers rois de leur race et de leur empire. Si Nabuchodonosor a été le premier monarque de la lignée de Pasē, ce n'est pas à cause de ces considérations politiques, mais parceque depuis *Gulkisar* jusqu'à lui se sont écoulés 696 ans, et que depuis *Gulkisar* jusqu'à la fin de la grande Dynastie il y a un intervalle de 695 ans et 9 mois.<sup>1)</sup>

Cela résulte des nombres de la *Liste des rois* que les cinq derniers rois de la seconde dynastie des *Ur-ellu*, regnèrent ensemble 119 ans.

Kurgal-daramas . . . . .	50 ans
Adarakalama . . . . .	28 "
Akurduan . . . . .	26 "
Melamnua-kurkurra . . . . .	6 "
E-ga . . . . .	9 "
	119 ans
La (troisième) grande dynastie . . . . .	576 " 9 mois
	695 ans 9 mois.

1) Voir JENSEN, au-dessus, p. 222. — *Réal.*

Donc d'un côté 696 ans, de l'autre 695 ans 9 mois! Le fait se passe de commentaire.

Mais il montre l'exactitude des données de la Liste des Rois, vérifiée par un autre document.<sup>1)</sup> On peut donc regarder comme l'expression de la vérité historique les données du document en question. C'est un fait énorme.

Il s'ensuit de là que Belnadin-Abal est le second roi de cette dynastie, mais par d'autres raisons que celles que donne M. HILPRECHT. Les quatre derniers rois sur les onze sont connus: le premier est Nabuchodonosor avec un règne de 17 ans, le second a gouverné 6, le troisième 22 ans, et cinq rois se sont partagés 4 ans. Comme le roi au règne de 22 ans ne peut être que Marduk-nadin-akhē, il ne reste pour Belnadinabal que la seconde place. M. HILPRECHT veut donner aux 5 rois 64 ans au lieu de 4 ans: en accueillant cette supposition du reste émise sans fournir un commencement de preuve, on est en droit de placer Belnadinabal n'importe où dans cet espace de 64 ans.

L'intervalle de 696 ans avant Nabuchodonosor est mentionné parce que l'avènement de ce roi formait l'époque d'une ère.

Nous sommes donc autorisés à dire que 1081 ans et 9 mois avant cette date finirent le règne de Hammurabi.

Quand faut-il placer l'époque de l'ère de Nabuchodonosor? c'est la grande question qui serait approximativement résolue, si la donnée de l'inscription de Bavian était au-dessus de toute contestation. Ce texte, ainsi que l'on l'a lu, place 418 ans entre l'expédition de Marduk-nadin-akhē contre l'Assyrie et l'entrée de Sennachérîb à Babylone qui

---

1) Un autre fait qui se passe de commentaire, c'est que M. JOSEPH HALÉVY, admis à lire devant l'Institut un mémoire sur l'identité de Hammurabi et d'Amraphel, prétende que «deux amis» lui avaient écrit que cette fameuse liste royale était absolument illisible. Je lui repliquai qu'apparemment MM. PINCHES, SCHRADER, WINCKLER, SAYCE et moi-même avaient sans doute de meilleurs yeux que les deux amis légendaires et mythiques. À l'absurdité hammurabique il a ajouté une impossibilité.

eut lieu en 703: Marduk-nadin-akhē régna au plus tôt de 1143 à 1121, et au plus tard de 1121 à 1099, car nous ne savons pas à quelle année du règne du roi de la Chaldée correspond cette année de 1121. Mais on ne peut pas placer avec M. HILPRECHT en 1116 l'avènement de ce prince.

Cependant il se pourrait bien, qu'au lieu de 418 ans il y ait 518 ans sur le roc de Bavian. Car la même liste de rois met le roi Sagasaltiyas de l'an 92 à l'an 79 avant Nabuchodonosor, et un texte de Nabonid place Sagasalti-Puryas 800 ans avant ce roi, donc vers 1350 a. J. C. Mais M. HILPRECHT a trouvé un autre roi Sagasalti-Suryas, qui serait celui de la liste des rois, et non pas Sagasalti-Puryas. C'est possible, mais ce n'est pas sûr.

AMIAUD et moi-même se sont déclarés pour l'identité de Sagasaltiyas de la *Liste* avec le roi mentionné par Nabonid: AMIAUD disait de plus que le roi Assur-dan-an cité par le document de synchronismes comme adversaire de Zamama-nadin-sum, n'était par Assurdayan, bisaïeul de Teglathphalasar I. Les nouveaux textes rendent difficile cette distinction entre Assur-dan-an ou Assur-etil-el et Assurdayan. On ne peut guère supposer que le Nabuchodonosor de notre document ne soit pas l'antagoniste d'Assur-ris-isi, père de Teglathphalasar qui lui-même, dut combattre Marduk-nadin-akhē.

Donc ou 1121 ou 1221 pour l'expédition de Mérodach-baladan: cette dernière date nous conduit à 2506 pour le commencement des rois de Babylone, le second un siècle plus tard. Nous avons placé Hammurabi de 2394 à 2339. D'après cette date, ce serait son petit-fils Ebisum qui aurait été le roi dépouillé par Kudur-Nakhunta, roi d'Elam qui 1635 ans avant le sac de Suse, donc en 2283 a. J. C., aurait régné à Babylone. En suivant les conclusions basées sur l'indication de Bavian, ce serait Hammurabi lui-même qui aurait été le témoin de la victoire du Susien. Malheureusement, Sardanapale en faisant le récit du sac de Suse, n'a pas imité l'exemple de son grand-père et nous a laissé

ignorer le nom du roi chaldéen vaincu. Il n'est pas probable que ce soit Hammurabi: sans le croire impossible, nous voyons encore dans ce fait une invraisemblance à l'égard du chiffre de 418.

Nous serions dans l'autre cas, en admettant le chiffre de 518, conduit à placer la prise de Babylone par le roi susien sous le roi d'Ebisum.

Si le chiffre de 418 au contraire est le nombre véritable, nous n'aurions à l'heure qu'il est, aucune attache précise, et nous devrions nous résigner à admettre une époque arbitrairement choisie. Nous nous décidons à prendre ce parti en fixant le point de départ à une époque astronomique, à l'an 2404 a. J. C., 102 ans après notre computation première. Dans cette année, 2404 a. J. C. — 2403, 7597 selon notre comput myriadique qui avance l'ère chrétienne de 10 000 ans, le vendredi 10 avril julien, 21 mars grégorien, tombaient dans la même soirée jusqu'à la même heure vers sept heures du soir, la néoménie de Nisan et l'équinoxe du Printemps. Mais nous nous garderons bien d'insister sur ce point: contrairement à nos savants amis, MM. HOMMEL, TIELE et autres, nous maintenons les données de la liste en tout points, et nous la regardons comme un document sévèrement chronologique en soutenant qu'à cette époque reculée les Chaldéens mesuraient et notaient le temps avec une rigoureuse précision. Nous proposons provisoirement cette date, jusqu'à meilleure information. Il faut adopter une époque, comme il faut prononcer des divinités et des noms royaux qu'on ne sait lire: nous nous reportons à Berlin où certes on est peu cyclique et encore moins mythique et où en 1640, 1740 et 1840, à cent ans d'intervalle, on a vu des changements de règne, et chaque fois inaugurant une suite de trois souverains.

Nous proposons donc, comme très voisine de la réalité, la suite des rois suivants. Nabuchodonosor tomberait en 1155 a. J. C., et là également le commencement du

printemps coïncide à peu d'heures près avec le commencement de l'année lunaire le 31 mars.

Nabuchodonosor . . . . .	17 ans	1155—1138
Bel-nadin-abal . . . . .	6 „	1138—1132
(Anarchie pendant laquelle il y eut)		
5 rois inconnus . . . . .	4 „	1132—1128
Marduk-nadin-akhê . . . . .	22 „	1128—1106
Marduk-nadin . . . . .	1 „ 6 mois	1126—1124
Marduk-sapik-zir . . . . .	13 „	1124—1091
Nabu-sadunu . . . . .	9 „	1111—1102

Nous donnons maintenant le texte de l'inscription en transcription, traduction interlinéaire latine et version française :<sup>1)</sup>

### Inscription du domaine de Ninā.

- I, 1 [. . . . . sezir dil]gan as 1 U rabitiv  
 . . . . . cabi in sementem faciunt unius mensurae magnae
- 2 [aḳar (al) D]ēri kisad Idiglat  
 agri prope urbem Deri ad Tigrim
- 3 [sa Gulki]hi (muabbīt kisati) sar mat Teamti  
 quem Gulkisar rex Orae maritimae
- 4 [ana (il)] Ninā beltisu  
 ad campum Nināe, dominae suae
- 5 [ana] bilki iblukva  
 sicut campum sacrum devovit, et
- 6 ultu Gulkihi sar mat Teamti  
 inde a Gulkisar, rege Orae maritimae
- 7 adi Nabu-kudurri-uṣur sar Babilu  
 usque ad Nabuchodonosorem, regem Babylonis,
- 8 ner 1 sussu 36 sanē kumma  
 DCXCVI anni elapsi sunt.
- 9 ina sanat 4 kam Bel-nadin-abli sarri  
 Anno IV<sup>to</sup> Belnadinabali regis
- 10 Ekarra-basa abil Ea-nadin  
 Ekarraqais filius Eanadin,

1) Nous prenons pour base de nos calculs l'excellent travail de M. le baron de HAERDTL, dans le XLIX. volume des mémoires de l'Académie de Vienne (sciences mathématiques).

- 11 sakin Bit-Sin-magir  
 praefectus provinciae Bit-Sinmagir  
 12 . . . . . iḫli Bit-Sin-magir  
 in agris Bit-Sinmagir  
 13 sa mat Teamti sasima  
 quae ad Oram maritimam pertinet  
 14 mimma sezir ikzuzva  
 omnes segetes messus et  
 15 ana pihati uter Nabūsum-iddin  
 provinciae suae adscripsit. Nabusumiddin,  
 16 E-Bar (il) Ziqum u (il) Ninā  
 sacerdos Dei . . . et Ninae  
 17 ina ikribi u ZI.SĀ-IK-li  
 cum precibus et formulis mysticis  
 18 mahar sarri belisu Bel-nadin-abli  
 coram rege, domino suo, Belnadinabal  
 19 itqamma kiyam iqbisu  
 se prostravit et ita locutus est:  
 20 Etilni rubū nādu nirtanisu  
 Principem nostrum, dominum augustum, reveremur  
 21 palihu ilēsu  
 timentem deos suos,  
 22 sa belit (il) Ninā binit Ea rabiti  
 quod Domina Nina, filia Ea, magna,  
 marge sa ana sanē [ruquti manama]  
 cuius per annos multos ulli  
 II, 1 miširsa ul uššahhā  
 districtum non profanaverant  
 2 kudurra ul uttakrā  
 terminum non violaverant,  
 3 Inanna Ekarra-basa  
 Nuperrime Ekarraqaïs  
 4 sakin Bit-Sin-magir  
 praefectus Bit-Sinmagir  
 5 miširsa ušahhi kudurra uttakkir  
 districtum ejus profanavit, terminum ejus violavit.  
 6 sarru Ekarra-basa sakin Bit-Sin-magir  
 Rex Ekarraqaïs, praefecto Bit-Sinmagir,



- 7 u Anu-sum-iddin sakin mat Teamti  
et Anusumiddin, praefecto Orae maritimae,
- 8 likta umazirsunutiva  
legis observationem imposuit,
- 9 litti(?) maššē itanē isaluva  
ut purificationem a peccatis rogarent
- 10 ikla suatu ana tēmisu utirru  
et agrum illum in jus suum restituerent.
- 11 matima ina . . . arkat yumē  
Quandocunque in posteris diebus
- 12 lū aklu(?) lū hazana (nu-tur-da) sakkanakki ayumma  
sive juris peritus, sive institor pro consulis cujusvis
- 13 sa Bit-Sin-magir uma-aruva  
qui Bit-Sin-magir administrabit,
- 14 zikir (il) Ziqum u (il) Ninā liplahu  
memoriam Dei . . . et Ninae timeat,
- 15 (il) Ziqum u (il) Ninā belit Estarātu  
tum Deus . . . et Nina, domina Astartarum
- 16 itti nis etil el lipsasuva  
cum verbo mystico Domini Dei praetereant eum,
- 17 itti il bit-mili il kala  
cum deo domus principis, deo universi,
- 18 simat balaṭi (tila) lisimasu  
fatum vitae determinant ei
- 19 yumē labari u sanē misari  
dies senectutis et annos justitiae
- 20 ana sirikti lisrukasu.  
donantes attribuant ei.
- 21 Musana anni  
Qui commutare velis ista,
- 22 ē tetik itati  
ne transgrediaris fines,
- 23 ē tusahhi mišri  
ne profanes districtum
- 24 limutta zirva kitta ra[am].  
scelus abomina aequitatemque dilige.

## Traduction.

. . . . . de cabs ensemencent une Grande Mesure du champ situé près de Dēri sur le Tigre, et que Gulkisar, roi de la Terre maritime avait consacré, comme oeuvre pie, à Ninā, sa souveraine.

Et depuis Gulkisar roi de la Terre maritime, jusqu'à Nabuchodonosor, roi de Babylone, se sont écoulés 696 ans.

Dans l'an 4 du Roi Belnadinabal, Eqarraqaïs, préfet de Bit-Sinmagir occupa les champs de Bit-Sinmagir, qui appartiennent à la province de la Terre maritime, en moissonna toutes les récoltes et les adjugea au domaine provincial.

Nabusumiddin, de la Confrérie du Dieu de l'Abîme et de Ninā, se prosterna, avec des prières et des formules magiques devant le roi, son seigneur Belnadinabal, et lui parla ainsi.

»Notre seigneur, le prince auguste, nous le vénérons, »car il craint ses dieux. Elle existe, la déesse Ninā, la »souveraine, la grande fille d'Ea, dont, depuis de longues »années personne n'avait profané l'enceinte ni violé les »bornes. Dernièrement, Eqarraqaïs, préfet de Bit-Sinmagir en a profané l'enceinte et en a violé les bornes.«

Le roi imposa à Eqarraqaïs, préfet de Bit-Sinmagir et à Anusumiddin, gouverneur de la Terre maritime, l'observation des lois, en ce qu'ils se purifiassent de leur péché, et ils restituèrent ce champ à ses lois premières.

À une époque quelconque dans les temps à venir, que ce soit un jurisconsulte, ou un gérant de n'importe quel viceroi qui administre la province de Bit-Sinmagir, qu'il craigne le souvenir du Dieu de l'Abîme et de la Déesse Ninā. Alors, que le Dieu de l'Abîme et Ninā, la souveraine des Déeses, passent au-dessus de lui avec le verbe mystique du Dieu souverain, et qu'avec le Dieu de la maison du Chef, du Dieu de l'Univers, lui fixent le sort de la vie, qu'ils le gratifient largement des jours de vieillesse et des années de justice.

Mais toi qui voudras changer ceci, ne franchis pas la limite, ne profane pas l'enceinte. Hais le crime et chéris l'équité!

### Remarques explicatives.

L. 1. Le commencement repète le début si obscur de tous les textes de ce genre. Les traits d'unités désignent probablement les sixièmes du *pi* qui ne semble être distinct du *masihu*. Mais les mots *dilgan as*, ainsi que le Grand *U* restent toujours énigmatiques.

Pour le dire ici, ainsi que nous avons établi par le calcul, le sixième du *pi* est de six *qa* ou cabs à Babylone: mais il y a un texte (ZA. IV, 371 ss.) où la valeur du sixième est de 10 *qa*<sup>1)</sup>: en outre, il y avait d'autres évaluations qui devaient être stipulées dans la convention.


L. 2. Le mot *ēri* est probablement *Dēri* sur le Tigre, dont le nom est écrit ici sans indication du nom de fleuve.

L. 3. Le roi Gulkisar est à lire phonétiquement et signifie *Muabbit kissati* »exterminateur des bataillons«. Il regna 55 ans, de 1906 à 1851 ou de 2008 à 1953. Le nom se complète heureusement par la l. 6.

L. 5 est à lire: *ana bilki iblukva*. Le verbe *balak* signifie »bénir, consacrer, rendre heureux«, et a complètement le sens de l'hébreu בָּרַךְ<sup>2)</sup>. On lit ainsi dans l'inscription du Harem de Sargon (E. M. II p. 33):

*Uznasu rapastav hasišu balkā*  
aures ejus faustas bea

---

1) Je connais un seul exemple de l'application de ce système, et que M. JENSEN m'a montré au Musée Britannique, où  1½ est équivalent à 70 *qa*. C'était probablement le système ninivite, où le *homer* aurait alors été de 100 *qa*. Mais les textes assyriens fixent par contrat que le sixième le *is bar* était de 9 *qa* ou plus ou moins.

2) Nous ne savons pas pourquoi M. LYON le traduit par »large«.

»Rend heureuses ses oreilles propices, o intelligent!« Et dans le cylindre du même roi (Cyl. 47 et 48)<sup>1)</sup> on lit:

»D'après mes intentions bénies (*ina mirisiya balkē*)  
 »dont sur l'ordre d'Ea . . . . je m'inculquais l'exécution  
 »comme fatidique et en homme pensant (*asimta, sunnuu,*  
 »*niklati, hasišu*), et d'après les idées bénies (*ina hisšā bal-*  
 »*kāti*) que chez les rois mes pères les hommes intelligents,  
 »la Déesse . . . . la mère des Dieux, avaient éveillées,  
 »je méditais jour et nuit comment je pouvais peupler la  
 »ville« etc.

*Ana bilki iblukva* ne peut qu'avoir le sens »il a consacré comme fondation pieuse, comme *waqf*«.

L. 10. M. HILPRECHT a déjà reconnu avec raison l'identité des personnages homonymes Ekarra-qaïs fils d'Ea-nadin, dans le texte de Zaaleh (R. I, 69) et le notre. L'élément *basa* est difficile, il peut être lu *ikis* qui ne se rencontre pourtant pas dans les centaines de cas où le groupe *basa* est employé. Le mot se trouve dans les noms propres généralement avec les termes »nom« et »race«, ou seul p. e. *Nabu-sum-ikis*, *Nabu-xir-ikis*, *Nabu-kāis* ou *Nabu-qaïs*: les noms féminins se forment en *qaïsat* p. e. *Gula-qaïsat*.<sup>2)</sup> Si le nom était *Ekarra-ikis*, il faudrait compléter un nom divin quelconque, comme p. e. »*Bel* a consacré le temple Ekarra«. Mais aussi le Temple lui-même peut être le Consécrateur de celui qui porte le nom.

L. 11. La forme *sakin* est la vraie. Quant au Bit-Sin-magir, ce nom peut être celui d'un roi antique: et-ce

1) M. LYON traduit: „In meiner weiten Begabung, die auf Befehl... [Ea's] mit Klugheit erfüllt war und voll listiger Anschläge, und in den weiten Gedanken meines Sinnes —, ich, welchen weit über die Könige, meine Väter, die Herrin der Himmelskrone, die Gebärerin der Götter, vollständig gemacht hat . . . .“ etc. Comprenez qui pourra. Nous ne voyons pas que M. LYON soit autorisé à excuser avec tant de bienveillance mes traductions. Nous ne connaissons pas ce qu'aura pu faire M. WINCKLER.

2) Ce n'est pas l'archère, l'arabe *قاس* n'existe pas en assyrien où la racine comme en hébreu, est *קש*.

serait le Σερχοος d'Elie, grand-père de Gilgamès; mais on pourrait aussi voir dans la fin du nom le mot *ēkur*.

L. 12. Le mot du commencement est le seul encore douteux.

L. 14. *Mimma sezir ikzuz* ne peut signifier qu'il coupa les récoltes. Ainsi *kizzāti* ou *kiššāti* dans le même sens: MICHAUX col. II, l. 15.

L. 15. *ana pihati (nam) utir*, il les adjugea au domaine soit urbain, soit provincial.

L. 16. Le terme *E-bar* désigne sûrement un membre de la confrérie du Temple.

L. 17. Le terme idéographique *ZI.LIB.IK* est sûrement un mot finissant en *l* et signifiant *nīs šit libbi*, un mot mystique proféré à haute voix. L'idéogramme se trouve R. V, 51, 26, où l'on lit en assyrien

Ninip. *ZI.LIB.IK. balati lisešika*

»Que Ninip fasse sortir en faveur le verbe de la vie«.

Le signe *ZI* est traduit par *nīs* dans les formules d'exorcisation:

*nīs samē (iršiti ou des dieux) lutavat*

verbum coeli (terrae vel deorum) enunties.

»Que tu profères le nom mystique du Ciel« ou d'autres! Dans les contrats babyloniens, on jure par le *nīs* des rois, et dans les textes de Hammurabi et des rois anciens, ce *nīs* est rendu par *mu*, »nom«.

L. 19. Il faut lire *itqamma* au lieu de *itħima* qui ne donne pas de sens. Le verbe assyrien ܐܬܩܡܐ veut dire »se prosterner«, l'arabe وقع »tomber«.

L. 20. *Etilni* est clair: »notre prince«, et aussi la lecture *nirtanisu*, dans lequel nous voyons l'ipthaneal de ܢܪܬܢܐ avec la signification de regarder quelqu'un, révéler. Il faut distinguer cette forme de *murta'u* employé du Soleil qui régit les quatre régions, qui se rattache à la racine ܡܪܬܐ.

Entre le *recto* et le *verso* se place la ligne qui est indiquée sur la marge et qui doit être restituée ainsi: *sa ana sanē [mā'duti ou ruquti manama]* »que depuis de longues années personne« et le reste.

Verso l. 1. *uṣṣahhā* est l'iphtheal de *sahū* avec le sens de »profaner«; d'où vient le mot *sihū* »rebellion«.

L. 2. *kudurrasa* est écrit avec le *tur* ordinaire, tandis que le même mot porte pour la syllabe *dur* dans la ligne 5. Le verbe est mal copié: il y a *uttakrā* et non pas *uttaksā*.

L. 3. *inanna* signifie »dernièrement« comme *eninna*, *ana eninni*, *eninnima*.

L. 5. *uttakkir* est le même mot qui à Béhistun signifie »rendit rebel«.

L. 8. Le sens de *likta* est donné par le texte de Béhistun où ce terme traduit dans la phrase: »je n'ai pas violé le droit et la justice«, le perse *ūvairi*.

L. 9. La ligne ne me semble pas être bien copiée: *litti* n'est guère possible (comparez R. II, 19 s. f.); probablement *sa timašše itanē isaluva* »qu'ils demandassent la purification de leurs péchés«. *mašū* veut dire »laver«, et *itanē* est une forme de l'iphtaneal de תע, ou de l'iphtéal de תנ, avec le sens de »vexation«.

L. 12. Il y avait peut-être *lu palu (ri'u) lū* etc. *Nu-turda* est *hazānu* »administrateur«.

L. 14. La phrase ne devient intelligible que lorsqu'on admet pour le signe  $\langle \text{I} - \text{I} \rangle$  la valeur de *lip* que *si* a également; on lira ici *liplahu* qui fournit un sens excellent: »qu'il craigne«.

Ainsi, dans la l. 16, *lipsasuva* est de *pašū*, pour *pasah*, comme *zibū* pour *zabahu*, et veut dire »qu'ils passent«. La forme *ā* finale n'est pas le féminin, mais la forme solennelle, déjà connue du texte de Béhistun, *alkā*, pour *alkū* »allez«. Nous n'avons rien à ajouter sur le mot mystique du prince Dieu, ni sur les deux divinités mentionnées plus loin.

La fin du texte est fruste, mais il a été possible de la rétablir, après beaucoup de tâtonnements. Le sens si simple n'était pas si facile à trouver. Les formes *ētetiḡ* et *ētusaḥḥi* bravaient et provoquaient les grammairiens. Il faut séparer *ē* qui s'écrit ailleurs *āi*, »ne«, avec le subjonctif. Il ne faut pas oublier que l'écriture anarienne rend les sons de la langue vivante, et se moque un peu des *comparativistes* de nos jours. Mais il y a rien d'autre de possible. Des lors, ces secondes personnes nous obligent à voir dans la phrase une apostrophe, et la dernière ligne ne contiendra que des impératifs. Le *ra* mutilé commence un impératif qui ne peut être que *ra'am* »chériss«, en opposition à *zir* »hais« (Comparer R. II, 11, où ce terme s'emploie de la femme qui déteste son mari). Il faut donc lire: *Limutta zirva kitta ra'am* »déteste le crime et aime le droit, hais le mal, et chériss le bien«. Une belle conclusion que nous acceptons de grand cœur!